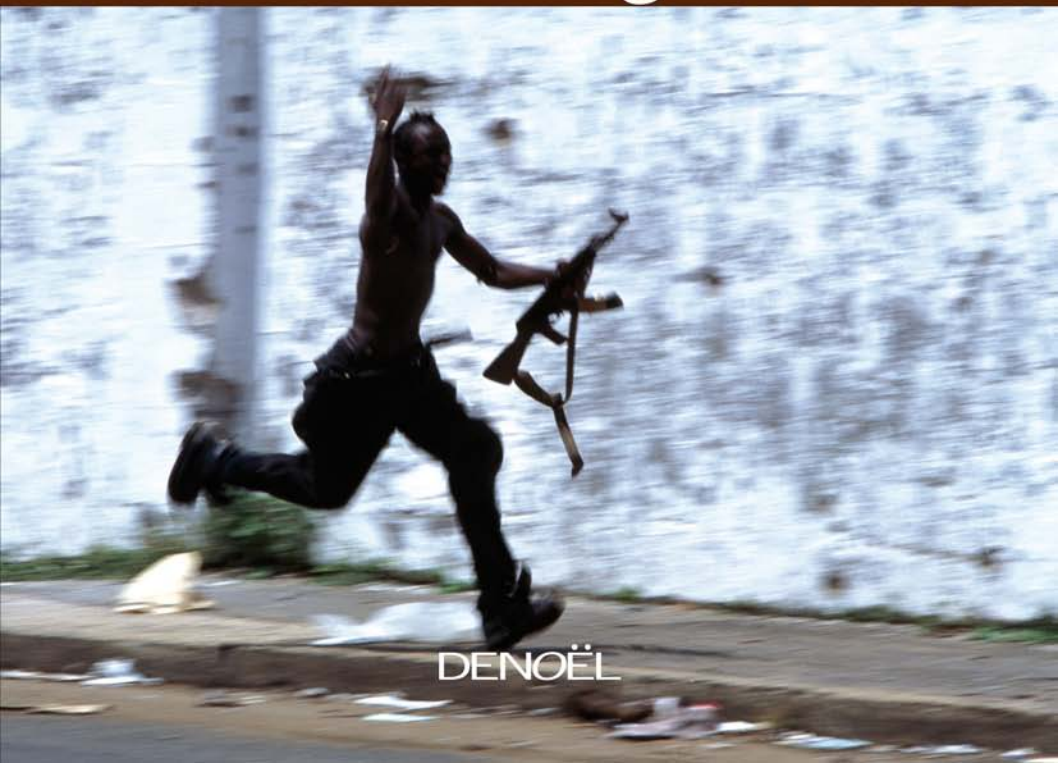


GIL COURTEMANCHE

Un lézard
au Congo



DENOËL

Un lézard au Congo

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Un dimanche à la piscine à Kigali, 2003
Une belle mort, 2006

Gil Courtemanche

Un lézard au Congo

roman

DENOËL

À France-Isabelle

Bunia m'obsède. Ce n'est qu'une petite ville, un trou, un bled où je n'ai jamais mis les pieds. Personne ne connaît cette ville de l'est du Congo. Mais, comme un étudiant en archéologie sait par cœur l'Acropole ou les pyramides de Chéops sans les avoir jamais visitées, cette ville m'habite. C'est un peu mon univers. J'étudie, j'analyse l'histoire de Bunia depuis trois ans, les meurtres qui s'y sont commis, les alliances, les groupes armés, les criminels qui y ont sévi, ses divisions ethniques, son activité économique, les principaux propriétaires terriens, les réseaux de contrebande.

Je suis un des rares spécialistes de Bunia dans le monde. Je connais la composition des sols, la flore et la faune, l'occupation anarchique de son territoire. Je pourrais donner un cours sur Bunia. Je sais les pistes, comme si je les avais parcourues, qui mènent aux diamants et celles qui conduisent à l'or ou au coltan. Je connais le prix des denrées alimentaires tels qu'on les pratiquait au marché la semaine dernière. J'ai consulté le menu du restaurant de l'Hôtel Bunia où l'on sert du fromage vietnamien. Voilà une étrangeté

qui m'intrigue, d'autant que le propriétaire est un réfugié kurde. Je connais même les prénoms de quelques putes qui se tiennent au bar. Un blog dit que Madeleine accepte tout. Un autre blog, celui d'une missionnaire évangéliste américaine, conseille au visiteur d'éviter cet endroit. C'est là que nous vivrons quelques jours. Quel goût peut avoir le fromage vietnamien ?

J'y serai mardi, via Nairobi et Entebbe, avec Pascal et Claus. Je suis anxieux, un peu fébrile, comme avant une première rencontre ou un examen, et je tente en vain de me détendre en m'installant au bar de l'hôtel où je vis, pour regarder le match de l'Euro 2008 entre la France et la Hollande. Quelques Hollandais hurlent déjà. Le match n'est même pas commencé.

J'imagine Bunia, je l'invente un peu, mais je suis certain que je ne serai pas surpris. Cent mille habitants, trois hôtels, un restaurant libanais, un autre vaguement italien et un grec. Je connais l'histoire de cette ville mieux que tous ses habitants. Sans y être jamais allé, je sais tout. Ne me reste maintenant qu'à fouler le sol, à humer les odeurs, à manger, à parler avec les gens que j'analyse depuis trois ans. Je n'en avais jamais ressenti le besoin, car mes dossiers sont complets et exhaustifs, mes sources d'information multiples et ici, à la Cour, on ne fait pas dans l'impression et le sentiment, nous analysons scientifiquement. C'est mon boulot, et je l'adore. Il me satisfait pleinement. Jusqu'ici, j'ai toujours préféré découvrir le monde dans les livres, les rapports, les études. Je crois que cette approche permet une

indépendance d'esprit, une objectivité qui sont nécessaires aux juristes que nous sommes.

Magnifique but de van Nistelroy, 1-0 pour la Hollande. Une tête sublime après un coup de pied de coin. Les Français ne désespèrent pas et me rassurent. Ils attaquent avec intelligence et surtout, ce qui n'est pas leur marque de commerce, avec rage. J'oublie Bunia quelques minutes. Un Hollandais tombe de son banc et il engueule le banc. Je pense à Bunia.

Bunia est une ville qui est tombée de son banc un jour d'ivrognerie nationaliste, ethnique, dit-on dans les rapports des ONG. Le Hollandais se querelle avec son banc et il perd le combat quand les Orange font 2-0. Ses compagnons hurlent encore plus, l'un d'eux lui verse une pinte de Heineken sur la tête. Plus laid que la laideur, il étouffe, couché comme un cochon ivre sur le plancher, et dans un grognement animal se met à vomir. Tous les clients s'esclaffent, sauf moi, le personnel et deux ou trois Hollandais dignes qui regagnent leur chambre. Il arrive que le comportement des Hollandais heurte le puritanisme de leurs concitoyens.

Je décide de monter dans ma chambre. Je repense à Bunia pendant que la France se fait humilié. Lorsque l'adjoint du procureur m'a annoncé que je partais pour Bunia, j'ai demandé pourquoi. Mes analyses ne satisfaisaient pas? Elles étaient parfaites et avaient établi les bases de toutes les accusations portées contre Thomas Kabanga, le leader de l'Union patriotique des Congolais. Ce milicien de Bunia, en Ituri, une province du Congo, sera le premier à être

jugé par la Cour pénale internationale. Le procès ouvrira une nouvelle page de la justice internationale et il jugera un nouveau crime, l'embrigadement d'enfants soldats. Kabanga n'est pas un élu, plutôt une plaque tournante. Il permet tous les trafics : diamants, or, coltan. Le coltan me fascine. Ce minerai, qu'on récolte comme des pommes de terre en grattant le sol quasiment, ce minerai fait les iPod, les BlackBerry, les téléphones intelligents. Les collines de l'Ituri nous permettent de moins vivre et de communiquer plus.

Kabanga se mêle des barrages douaniers, négocie avec la mafia libanaise. C'est une sorte de facilitateur, d'intermédiaire, de passeur. Il fait le lien avec le Rwanda du président Kagamé qui manipule tout. Les enfants soldats sont à son service. Il faut comprendre l'époque : six armées étrangères dépècent le Congo en ce début de XXI^e siècle. Dans l'Ituri, ce sont les Ougandais qui tiennent le haut du pavé. C'est avec eux que Kabanga prend contact. Il devient fournisseur de haricots pour les troupes de Kampala qui l'encouragent à développer le sentiment national des Hema, ethnie à laquelle il appartient, contre les Lendu.

On pensait que j'étais le mieux placé pour jauger la réaction de la population de Bunia au début du procès. Et puis l'adjoint me dit : « Tu n'as pas envie de vérifier si tout ce que tu écris est vrai, vrai en termes concrets ? » Jamais je ne m'étais posé cette question. « Et tu ne penses pas que toucher, sentir, voir, ça peut aider ? » Il avait raison, cet adjoint, qui avait mangé toutes les brochettes de chèvre de l'Afrique, attrapé la malaria à vingt-sept ans et bu plus de Primus en

trois ans que je n'avais bu de bières durant toute ma vie. Il avait raison, mais nous étions différents. Je fuyais la vie, comme un élève qui ne comprend rien aux mutations mystérieuses de la biologie. Je préférais les mathématiques et les statistiques. Ce qui se mesurait me confortait, mais l'idée de confronter trois ans de réflexion avec la réalité me parut logique.

Je connais peu l'Afrique sur le terrain. Une mission pour une ONG en Côte-d'Ivoire quand j'étais néophyte. Je n'ai jamais vu un Ivoirien verser une chope de bière sur la tête d'un copain. Je n'ai jamais vu un Ivoirien vomir dans un bar et en rire.

Je connais très bien l'Afrique. La preuve, je peux en parler durant des heures et des jours. Mes quelques amis, au cours de repas qui se veulent conviviaux, m'invitent souvent à me taire. Je rédige des rapports, des analyses pointues, en particulier sur la région des Grands Lacs et sur le Darfour. Je n'entretiens pas une vision complaisante et naïve de l'Afrique. Je compile les meurtres et les massacres, étudie des accusations de cannibalisme, planche sur les trafics de diamants, sur le viol généralisé. Je produis des documents sur les finances secrètes des chefs d'État et des leaders de milice, sur leurs liens avec les mafias internationales ou avec des compagnies minières cotées en Bourse à New York ou à Toronto. Des mémos sur le trafic du coltan et de l'or. Je compile des rapports détaillés de Médecins sans frontières qui décrivent les agressions sexuelles et les viols dans les territoires qui me concernent. J'évolue d'une manière permanente dans une sorte de violence écrite, documentée,

photographiée souvent, mais l'acte le plus violent dont j'ai été témoin est le vomissement de ce Hollandais au bar que je fréquente depuis trois ans.

Je m'appelle Claude Tremblay et, depuis trois ans, je suis analyste politique dans le cabinet du procureur en chef de la Cour pénale internationale à La Haye.

Tous mes collègues louent des appartements à La Haye ou à Amsterdam. J'ai choisi cet hôtel dans cette banlieue triste, Voorburg, à quelques minutes de La Haye. Je me demande parfois si une vie normale, amour, enfants, loisirs, peut se conjuguer avec une tâche exceptionnelle. Quand on a la responsabilité de débusquer, d'émettre des mandats pour arrêter et faire condamner des criminels de guerre, des monstres, des hommes qui défient toutes les lois et les conventions internationales, peut-on s'accorder le droit de vivre une vie normale, d'être distrait de sa tâche? Je ne le pense pas, même si je respecte et envie parfois ceux qui préfèrent une femme, un homme, des enfants et qui ferment leur portable quand ils quittent l'horrible tour blanche dans laquelle réside la Cour. Je ne crois pas être plus pur qu'eux, car ma solitude me convient et m'arrange. Pour accomplir mon travail, j'ai choisi de vivre autrement que mes collègues. Je suis en paix avec ma solitude, qui me permet de ne penser qu'aux victimes de tous les crimes que je décris avec une minutie qui parfois horrifie le procureur.

— Je n'ai pas besoin de ces détails horribles.

— Oui, monsieur le procureur, ce sont les plus importants.

— Mais le cigare allumé dans l’anus, je n’ai pas besoin de savoir.

— Oui.

— Et probablement que vous avez une photo !

— Oui, je peux vous la montrer.

Je vis à l’Hôtel Mövenpick, un Holiday Inn suisse, fréquenté par des voyageurs de commerce, des comptables et parfois des consultants de la Cour. Le personnel ne s’intéresse pas à moi, les serveuses lourdes et impassibles esquissent parfois un sourire. Depuis que je vis en Hollande, j’ai oublié les raffinements culinaires auxquels mes parents m’ont initié. L’approximation helvético-hollandaise de la gastronomie ne me dérange pas, tout comme les pâtes du Il Pomodoro, une pizzeria où les propriétaires italiens d’origine font montre d’une plus grande gentillesse que les Hollandais. Nous en convenons ensemble, certains soirs où je me laisse aller à un verre de vin après une *pizza di Parma* qui est la meilleure pizza que j’aie mangée de ma vie. Nathalie, mon ex-femme, a ri de moi quand je lui ai fait parvenir un rare courriel pour lui décrire la recette. En fait, elle ne s’est pas moquée de la pizza, mais plutôt de mon élan d’enthousiasme. « Il n’y a rien de plus passionnant dans ta vie qu’une pizza hollandaise ? »

Nathalie n’a jamais compris que je sois habité par cette passion pour la justice, qui a grandement contribué à notre séparation. Je ne sentais donc pas le besoin de répondre et d’insister encore sur ce qui l’avait rendue malheureuse et m’avait rendu solitaire, enfermé dans la même chambre

depuis trois ans, dans une banlieue médiocre d'une ville médiocre.

Quatre-un pour la Hollande. J'ai un petit pincement au cœur. J'aime bien la France, surtout la Bretagne, où je me permets une fois tous les trois mois une distraction de mon travail d'analyste de l'horreur. Durant ces week-ends, je ne fais rien, je ne visite aucun musée. Je mange ce que je mangeais chez mes parents, rognons, bavette, ris de veau. Cela me fait de doux souvenirs dépourvus toutefois de nostalgie. Je bois légèrement du bon vin, j'envie l'apparente insouciance des gens, mais je m'efforce de ne pas oublier mon travail. Quand je rentre à Voorburg, je me sens coupable d'une sorte de relâchement à l'égard de ma passion, comme si j'avais trompé une femme plus qu'aimée, une femme idolâtrée.

Je tente rarement d'expliquer ma passion pour la justice. Elle me semble irrationnelle et naïve, celle d'un adolescent qui croit en un monde meilleur en regardant des images violentes à la télévision plutôt que les clips des chansons au palmarès. J'adore la musique, presque toutes les musiques. La musique me transporte, elle me rend plus grand que je ne suis. Je n'ai pas une forte opinion de moi-même. Je ne me trouve ni laid ni beau, pas plus intelligent que la moyenne. J'ai eu un jour un petit succès avec une jeune fille qui devint brièvement ma femme jusqu'à ce que mon travail prenne trop de place dans notre vie. Je suis seul, mais pas beaucoup plus que mes amis qui sont en couple. Cela me convient et, je crois, me permet de mieux travailler, car rien ne me distrait de la violence et de l'inhumanité dont je

suis pour la Cour une sorte de chroniqueur. Mon travail, si je m'applique, si je monte un dossier exemplaire et détaillé, peut entraîner une enquête sur le terrain et mener un criminel de guerre devant la justice. Ce n'est pas rien pour un jeune Montréalais de trente-cinq ans qui ne connaissait du monde, à onze ans, que les cartes postales de ses parents en vacances à Paris, un globe terrestre pour avoir remporté le premier prix de géographie, les noms bizarres de quelques pays, et un émigrant et ses deux enfants qui fréquentaient la même école que lui. Je savais qu'ils venaient d'Afrique (les Noirs viennent tous d'Afrique), mais on se parlait peu. Ce n'était pas du racisme, simplement de l'indifférence et un peu de méfiance.

J'étais un peu timide, plus que maintenant, je n'aimais pas trop parler de peur de dire une bêtise et d'être repris. Je le sais maintenant, je craignais le rejet et la critique. Le confort des normes et des règles édictées par mes parents me protégeait, et je devenais particulièrement mal à l'aise quand un prof acquis à la pédagogie de la libération, un prof barbu et mal habillé comme on ne permet pas aux enfants de se vêtir, demandait d'improviser sur un thème de notre « vécu quotidien ».

— Claude, disons que ta mère te gifle pour une mauvaise raison, que tu n'es pas coupable de la faute qu'elle te reproche. Je fais la mère et tu réagis.

— Ma mère ne me gifle jamais.

— Mais imaginons quelque chose d'impossible, que ta mère te gifle et te traite de menteur.

— Monsieur, c'est trop impossible pour que je puisse l'imaginer.

Maman me demanda l'air courroucé comment il se faisait que j'avais de mauvaises notes en expression orale alors que, selon elle, je m'exprimais mieux que la majorité des enfants. Je lui racontai l'improvisation et elle me fit sur le front un baiser plus long et chaud que d'habitude. Ce baiser confirma que j'avais raison de respecter les règles et les codes que traçaient pour moi, pour mon avenir, les gens que j'aimais et que je respectais.

J'avais onze ans quand le désordre du monde s'imprima dans mon esprit aux côtés des codes moraux et familiaux qu'on m'avait transmis et que je respectais sans m'y sentir contraint.

Mes parents avaient choisi de me protéger contre la méchanceté du monde. Ils évitaient toute discussion politique devant moi et fermaient la télévision quand le journal télévisé commençait. Je ne connaissais donc que des bribes de ce que pouvaient être la mafia, les guerres, les conflits et les catastrophes naturelles. Je savais vaguement que de tels phénomènes existaient, mais il me semblait qu'ils ne se manifestaient jamais dans mon univers tranquille et que j'en étais protégé à jamais, jusqu'à ce que les enseignants fassent grève et qu'ils se promènent avec des pancartes devant l'entrée de l'école pour en interdire l'accès.

Pas facile d'expliquer à un enfant le sens de « Fini l'exploitation » ou de « Nous refusons l'esclavage ». Maman se contenta de dire que tout cela était très compliqué et que

je comprendrais plus tard, mais que les enseignants étaient des gens bien qu'il fallait respecter. Papa, qui était fonctionnaire, acquiesça sans me dire que lui aussi avait fait une longue grève illégale. Après quelques jours, je me retrouvai en mode vacances : coucher tard et lever tard.

Le soir du 6 décembre 1984, j'étais seul dans le salon lisant *Robinson Crusoe* pendant que mes parents s'affairaient à protéger plantes et arbustes qui ornaient l'avant de la maison contre l'hiver qui s'annonçait. J'ouvris la télévision.

On entendait des cris sourds, des pleurs et des aboiements, des râles et des sons que je n'avais jamais entendus. Une hutte ronde comme j'avais vu dans un livre de géographie. Autour, par centaines, de fragiles abris construits avec quelques pieux en triangle, recouverts de toiles ou de peaux, je ne pouvais savoir. Dans chaque tente ouverte sur le soleil qui plombe, des Noirs prosternés comme en prière. Ils tiennent de tout-petits enfants dans leurs bras. La caméra pénètre dans la hutte et fait un mouvement circulaire. Une dizaine d'enfants nus sont couchés à même le sol. Je n'entends pas les paroles du journaliste, je regarde abasourdi des corps minces comme des ficelles, les côtes comme des arêtes de poisson, les joues comme des trous percés dans le visage et des yeux noirs qui fixent un point que je ne parviens pas à deviner. J'imagine que c'est le soleil. Des mains qui pendent au bout de longs bras maigres saisissent un enfant et le déposent dans un tronc de bois creusé rempli d'eau. Des mains lavent l'enfant qui regarde toujours le soleil, des mains, elles sont tellement maigres, étendent l'enfant sur une couverture posée sur un lit de branches et de feuilles.

Je ferme les yeux, mes oreilles s'ouvrent : « Nous sommes à cinquante-quatre morts et il n'est pas encore midi à Bati. » Ils ne dorment pas ces enfants, ils sont morts. Comment, pourquoi ? C'est où, Bati ? J'ai fermé la télévision, me suis précipité dans ma chambre. J'avais vu des enfants morts de faim dans un pays africain. C'est tout ce que j'avais compris, mais pour ma modeste connaissance du monde, c'était trop. Je venais de changer de planète. Mes parents me décrivaient un monde organisé, policé, fait de règles et de codes tous fondés sur le respect et la civilité. Dans ce monde, pas un enfant ne mourait de faim. Dans celui que j'avais découvert, il semblait que la mort pour les enfants était plutôt normale. Le journaliste avait même mentionné un Ismaël qui avait onze ans comme moi, un moi de onze ans mort de faim. En tentant de m'endormir, je cherchais des mots, des phrases pour expliquer à mes parents qu'ils auraient dû me parler de cette autre planète.

Le lendemain matin, je me suis souvenu de « Ismaël a onze ans comme moi et il est mort de faim » et me suis présenté à table dans un état lamentable, prononçant cette phrase.

Papa avait déposé son journal sur la table, maman, qui préparait des œufs, vint s'asseoir. De leur silence interrogateur, de leur regard posé sur moi comme celui des profs qui s'appêtent à réprimander, je sentis qu'ils avaient compris qu'un événement important s'était produit dans ma vie. Ils attendaient pourtant que je poursuive sans me presser. Je bredouillai pêle-mêle : les cinquante enfants, les corps qu'on lavait et qu'on couchait sur des branches

*Composition Ūtibi
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 28 mai 2009.
Dépôt légal: mai 2009.
Numéro d'imprimeur:*

ISBN 978-2-207-10122-3 / Imprimé en France.

174022



Un lézard au Congo

Gil Courtemanche

Cette édition électronique du livre
Un lézard au Congo
de *Gil Courtemanche*
a été réalisée le 25/06/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 21 mai 2010
(ISBN : 9782207101223)
Code Sodis : N44927 - ISBN : 9782207109465